

L'ENTR'ACTE LYONNAIS

BUREAU :
A LA CONSERVATION DES AFFICHES
Rue Impériale, 47
LYON
Ecrire franco.



JOURNAL DES THÉÂTRES ET DES SALONS

Paraissant le Dimanche.

PRIX DE L'ABONNEMENT

POUR LYON

Six mois..... 6 f. »
Trois mois..... 3 » 50 c.
1 fr. en sus par trimestre pour l'extérieur.

Les abonnements se paient d'avance.

REVUE THÉÂTRALE

GRAND-THÉÂTRE IMPÉRIAL.

Lundi dernier, devant une salle comble, a eu lieu la reprise de *Norma*.

L'empressement du public était naturel. Outre que depuis longtemps nous avons été privés de ce magnifique opéra, on pouvait s'attendre, avec les artistes que nous possédons, à une interprétation supérieure.

Cette opinion a été pleinement justifiée, et la soirée n'a été qu'une longue série d'applaudissements et de rappels.

M^{me} de Taisy, dont le talent énergique se plie à tous les rôles, s'est surpassée dans celui de *Norma*.

Il est impossible de peindre l'enthousiasme qui régnait dans la salle.

M^{me} Moreau a eu un double succès comme femme et comme cantatrice. Sous son costume drapé, elle était d'une beauté idéale.

Quant à son chant, nous ne pouvons que nous en référer aux applaudissements du public qui n'ont pas été épargnés.

Le duo d'Adalgise et de *Norma*, dont le motif a été si souvent écorché par les orgues de Barbarie, a été chanté avec une science irréprochable ; il eût été difficile de choisir à qui décerner la palme entre nos deux cantatrices.

M. Marthieu, dans le rôle d'Orovèse, chef des Druides, nous a fait entendre sa voix puissante au premier acte, et il est vraiment fâcheux que ce rôle ne soit pas plus important.

M. Sylva a tiré tout le parti possible du rôle horriblement ingrat de Pollion.

Les chœurs ont bien chanté, et celui du premier acte a été dit avec une belle vigueur.

L'orchestre, sous la savante direction de

M. Luigini, a été comme toujours irréprochable et mérite de sincères éloges.

Voilà donc une belle victoire de plus remportée par notre vaillante troupe de grand opéra, qui compte déjà bon nombre de succès.

Norma est monté dans des conditions tout à fait exceptionnelles, et nous sommes certains que le public n'y fera pas défaut de longtemps.

Malgré le concert d'unanimes éloges que la presse a décernés à M. Danguin, notre nouvelle première basse d'opéra-comique, nous ne pouvons résister au plaisir d'en dire quelques mots. Dans le *Songe d'une nuit d'été*, M. Danguin s'est montré avec toutes ses qualités. Chanteur savant, comédien achevé, il vocalise avec une facilité qui rendrait jaloux plus d'un ténor léger, et joue comme on n'est pas habitué à voir jouer les artistes lyriques, qui naturellement préoccupés de leur voix, sacrifient la scène au profit d'une belle note.

Son admission, comme nous l'avions prévu, a été unanime et nous promet pour cet hiver de bien agréables soirées.

Dans notre prochain numéro nous parlerons de la reprise de la *Sirène*.

THÉÂTRE DES CÉLESTINS.

Trois nouvelles pièces sont venues s'ajouter au répertoire à l'occasion du bénéfice de M^{me} Michon.

Miss Suzanne, comédie en quatre actes, les *Chambres de Bonnes*, vaudeville en trois actes, le *Myosotis*, pièce en un acte.

De cette dernière, nous ne dirons rien, étant arrivé juste à temps pour voir tomber le rideau, c'est donc partie remise.

Miss Suzanne est une bonne comédie due à la plume de M. Ernest Legouvé. Le fond de la pièce est le même que dans *Par droit de conquête*, avec des personnages différents. C'est

la question de l'alliance du peuple avec la noblesse. Seulement au lieu d'être un ingénieur sans particule à qui l'on refuse la main d'une jeune fille titrée, c'est un jeune comte amoureux à qui sa mère défend la main d'une pauvre institutrice, la fille d'un sculpteur, *Miss Suzanne* enfin.

M^{me} D'Herblay, dont le talent aimé du public est toujours applaudi, remplissait ce rôle et s'en est admirablement acquittée. M. Bondon, M. Train, M. Chevalier, dans des personnages différents de caractères et d'importance, ont fait plaisir. Mais le succès a été pour M. Ménéhant, ou, si vous aimez mieux, le colonel Tavernier ; c'est lui qui est chargé de débiter les mots à effet de la pièce, et il s'en tire à merveille. Il y a une théorie de la physique appliquée à l'amour qui a soulevé des rires unanimes.

M^{mes} Dalloca, Meyer et Maurel, méritent de sincères éloges pour leur interprétation correcte et de bon goût.

Les *Chambres de Bonnes* sont bien la plus amusante bouffonnerie qu'on puisse imaginer. La bénéficiaire, dans le rôle de M^{me} Quincampoix, a eu un succès colossal. Devant la liste des comiques qui figurent dans cette charge, il est impossible de savoir lequel désigner. Tous font rire, tous sont amusants. Nous nous bornerons donc à leur adresser nos éloges en bloc.

On annonce pour le bénéfice de M. Montbazou, premier rôle de drame, trois pièces nouvelles, parmi lesquelles, le *Drame de la rue de la Paix*. Si la pièce est aussi émouvante sur la scène qu'à la lecture, elle ne peut manquer d'être un succès.

Prochainement aussi, l'*Ile de Tulipatan*, par les auteurs de *Fleur-de-Thé*, en collaboration avec Offenbach.

A.-L. MAQUAIRE.

A. L. Maquaire

21

POÉSIE

A TRAVERS CHAMPS.

CAUSERIE.

A. Madame ***

Viens aux champs couler d'heureux jours,
Les champs ont aussi leurs amours.

BÉRANGER.

Sur le rail-way quand la locomotive
Emporte au loin des flots de voyageurs,
Si je pouvais, par des chaînes de fleurs,
Auprès de moi te retenir captive,
Et qu'un wagon pût nous porter tous deux
Aux bords fleuris d'une charmante rive,
Que je serais heureux !
Là, j'oserais enfin, soumis à ton empire,
T'apprendre tout l'amour que ton regard inspire ;
Sous le feuillage épais qui borde le chemin
Je te dirais tout bas en te pressant la main :

Quand soudain je te vois paraître
Plus belle que l'éclat du jour,
A tes côtés je voudrais être,
Afin de te parler d'amour.
Je voudrais, t'exprimant ma peine,
En caressant tes noirs cheveux,
Et respirant ta fraîche haleine,
Pouvoir me mirer dans tes yeux !

Puis, désirant que l'amour vienne
Soumettre ton cœur à sa loi,
Je voudrais, ma main dans la tienne,
Te jurer de n'aimer que toi !
Je voudrais dans ton doux sourire,
Cherchant une lueur d'espoir,
En te quittant pouvoir te dire :
A demain, bel ange, au revoir !

Le lendemain, dans la prairie,
Nous nous retrouverions tous deux ;
Toi des beautés la plus chérie,
Et moi brûlant des plus doux feux...
Puis, dans quelque saint ermitage,
En parcourant nos bois déserts,
Nous irions en pèlerinage
Prier pour ceux qui te sont chers.

Et puis, là-bas, dans nos campagnes,
En cueillant la fleur du buisson,
Du jeune pâtre des montagnes
Nos voix rediraient la chanson.
Assis près du rosier sauvage,
Je te parlerais du pays
Et des souvenirs du jeune âge,
Et des parents et des amis...

Nous parlerions de la bruyère
Où vient paître chaque troupeau,
Du lac si pur, de la chaumière
Qu'on voit au pied du vert coteau ;
Nous parlerions des monts, des plaines,
Des froids hivers, des doux printemps,
De tes plaisirs et de tes peines,
Des rêves qu'on fait à vingt ans !

Mais enfin, si coquette et fière,
Ton cœur ne te dit point d'aimer ;

S'il faut renoncer à te plaire,
Pourquoi sais-tu si bien charmer ?
Si le temps veut que je t'oublie
Sans pouvoir fléchir ta rigueur,
A mes regards, je t'en supplie,
Ne parais plus pour mon bonheur !

S.-S. GEORGES.

ROSSINI.

Il est des hommes qui, au-delà de leur tombe,
n'éveillent que des idées d'immortalité. L'imagination leur fait les funérailles de la Grèce antique ; elle les voit s'envoler des flammes radieuses d'un bûcher. Leur vie terrestre s'évapore sans laisser après elle aucune des tristesses de la destruction. Il semble que les allégories de la douleur offenseraient leur ombre. Un flambeau non pas éteint sous le pied, mais resplendissant et inextinguible, dans la main d'un Génie funèbre, voilà la seule image digne de leur mausolée. Ils ont enchanté le monde, le monde enchante leur mémoire ; il l'embaume avec des parfums.

Rossini est un de ces joyeux et heureux génies auxquels on pourrait décerner le titre de « Délices du genre humain », cette belle couronne de lauriers-roses qu'un César antique a portée. Entre tous les poètes et les artistes de ce siècle il se distingue par son allégresse lumineuse. Olympien peut-être plus que Goëthe lui-même, car Goëthe a gravi l'Olympe pour s'y installer dans un repos majestueux, Rossini semblait y être né, et n'avoir connu aucune des fatigues de son ascension. Il y a du feu de la lampe dans le rayon que d'autres portent à leur front ; le sien est naturel comme un rayon de soleil. — « J'ai gagné un gros lot à la loterie de la nature », disait-il un jour. Il est en effet un des rares gagnants de ce qu'on appelle « le don » dans la langue des fées. L'inspiration, chez lui, est une sorte de respiration ; sa musique coule avec l'abondance et la spontanéité d'une source vive ; elle parle une langue d'amour, de gaieté, de passion et de ravissement intelligible à tous les esprits et à toutes les âmes. D'autres grands maîtres violentent la Muse pour la faire parler : leurs chefs-d'œuvre même portent les stigmates du travail. Ils martèlent les rythmes, enchevêtrent les modulations, calculent les notes comme les signes d'un problème d'effet à résoudre. L'idée sort grandiose, mais contrainte, de leur front baigné

par les sueurs de l'étude. Rossini, lui, en composant des merveilles, semble satisfaire un instinct. Ses chants, aussitôt nés que conçus, jaillissent tout ailés ; les retouches du labeur n'ajouteraient rien à la perfection de leur forme. Sa facilité est celle d'un courant intarissable et limpide. Pour lui l'art est un élément ; il s'y joue avec l'aisance de l'oiseau de l'air.

Deux images, dont l'une m'est suggérée par la race même de son plus illustre rival, me semblent définir ce contraste entre les appelés de la volonté et cet élu de la vocation. Je me figure l'antique Jubal, auquel la Genèse attribue l'invention des instruments de musique, les forgeant laborieusement au milieu de la fumée et des éclairs de l'enclume. La tête courbée, les muscles tendus, il fabrique et il compile en tous sens ces psaltérions et ces orgues, ces trompettes perpendiculaires et ces clairons tortueux qui vont accompagner les drames de la Bible. Et plus tard, à leur retentissement terrible, les murs de Jéricho s'écroulent, Gédéon fait des Madianites un carnage sacré, les bœufs et les béliers tombent sous le couteau des prêtres dans le temple de Salomon, les prophètes entonnent leurs lamentations et leurs anathèmes, et les Anges de l'Apocalypse s'abattent à grand bruit sur la terre bouleversée.

A l'autre extrémité du monde, au radieux matin de la Grèce, Apollon trouve une écaille de tortue sur la plage de la mer Egée, il y tend trois cordes d'or et les effleure de sa main divine. Au son pur de la lyre naissante, l'air frémit de volupté, les arbres entrent en danse, les Grâces commencent leur ronde éternelle, le dauphin d'Arion bondit en cadence, Vénus sort de l'onde, comme à un signal attendu, et l'Amour bat, avec sa flèche, la mesure de la première mélodie.

Ce dieu du chant inspiré a semblé revivre dans Rossini. Tout est splendeur et fraîcheur, plénitude et rayonnement dans son œuvre. Elle invite à vivre ; elle divinise les extases de l'âme et des sens ; elle exprime l'ivresse et la poésie du bonheur. De l'émotion souvent, jamais d'abattement ni de désespoir. Les orages et les larmes de la passion se résolvent dans sa musique en une rosée de notes délicieuses ; le sanglot même y est harmonieux ; ses chants de mort sont des chants du cygne. Ses héroïnes les plus douloureuses ressemblent à ces jeunes martyres du Corrège dont la torture n'altère pas les formes suaves, et qui reçoivent la mort

avec volupté. Les situations pathétiques contiennent à peine ce génie de luxe et de joie; il échappe dédaigneusement à leurs chaînes; il voltige librement par-delà le sujet et les catastrophes de ses poèmes. Souvent, tandis que le couplet du parolier se désole lamentablement, la mélodie de Rossini rit et vocalise à tire-d'aile, en planant sur lui.

Mais c'est dans son *Stabat* que se déploie le plus étrangement cette tendance invincible vers la beauté et vers la lumière. Quels voiles magnifiques il a jetés sur le deuil immense du Calvaire! De quels accents caressants il console la Mère de douleur! C'est la vie embrassant la mort et la recouvrant de sa luxuriance. La Croix apparaît festonnée de fleurs dans cette suave élégie: un rossignol s'est posé sur la couronne d'épines de Jésus et verse sur lui ses plaintes mélodieuses. Lorsqu'il embellissait ainsi la Passion du Christ, Rossini restait fidèle aux traditions de sa race et de son pays. Le catholicisme italien a toujours repoussé la laideur gothique de ses temples. Les terreurs et les tristesses de l'ascétisme du Nord lui répugnaient. Il n'admet ni ses types bizarres ni sa dévotion.

Le *Stabat* de Rossini, chanté sous les sombres ogives de nos cathédrales, scandaliserait leurs Vierges austères et leurs Saints rigides. Son cadre est dans les belles églises italiennes du dix-septième siècle, toutes reluisantes de marbre et de dorures, où la religion prend air de fête, où le Paradis peint à fresque tournoie sous les voûtes, avec la pompe dansante d'une apothéose d'opéra, où des Saintes de marbre, aux contours de nymphes, offrent leur poitrine entr'ouverte à la flèche d'un ange beau comme l'Amour.

C'est une des originalités de Rossini que de se rattacher par une moitié de son œuvre à l'ancien régime musical de l'Italie, tandis que dans l'autre partie il le transforme et le renouvelle en tous sens. Depuis *Demetrio e Polibio* jusqu'à *Semiramide*, il reste à demi, dans ses opéras sérieux, sous l'influence de Pergolèse et de Metastase, insouciant de la couleur locale et de l'expression dramatique, visant avant tout à charmer l'oreille, parlant aux sens plutôt qu'à l'esprit. — L'opéra italien, tel qu'il régna au dix-huitième siècle, ne ressemblait guère aux compositions fouillées et savantes que nous admirons aujourd'hui. C'était une région féerique, indéfinie de temps et de lieu, où se dressaient des

palais moitié orientaux et moitié classiques, où des dieux vagues — *Numi!* — étaient adorés dans les temples d'ordre composite. Une même teinte de flamme Bengale colorait tous les siècles et tous les climats. Les races les plus diverses se confondaient dans cette magique atmosphère. C'étaient moins des êtres humains que des Allégories cadencées: l'Héroïsme et la Jalousie, la Tendresse et l'Innocence, l'Amour paternel et l'Amour filial. — Ces êtres imaginaires, abstraits de la vie réelle, conformaient leurs actions aux lois de la composition musicale. Ses sujets de l'harmonie, ils obéissaient à l'archet du maestro, comme les Esprits évoqués à la verge de l'enchanteur. Leurs passions les plus violentes devaient se traduire par des fioritures: la haine vocalisait, le cri de rage lançait un point d'orgue, le chant de guerre s'efféminait en roulades, les héros couraient au combat sur la mesure d'un *andante*, les mourants modulaient en trilles leur dernier soupir.

C'est à cet âge d'or de l'opéra, à l'Italie éternelle et oisive du siècle passé, qu'il faut se reporter, pour apprécier les tragédies lyriques écrites par le maître dans son premier style. Aujourd'hui, en écoutant ces partitions encore admirables, nous trouvons que le rococo s'y mêle au sublime. La majesté tragique de *Semiramis* nous paraît languir sous les parures dont elle est chargée. Nous nous étonnons des contrastes que présente cet étrange *Moïse*, grandiose par endroits comme les pyramides de l'Égypte, enjolivé et fleuri dans d'autres comme une petite chapelle jésuitique. Ce luxe excessif est un héritage: cette profusion de perles vocales était léguée à Rossini par ses devanciers. Mais de quel air de reine, avec quel art souverain sa musique porte ces ornements surannés! Que de beauté dans la richesse! que de grandeur vraie et de passion pénétrante! Le génie intervient à chaque instant, par un coup d'éclat, au milieu du brillant babil des virtuoses. On dirait le tonnerre interrompant les canzones du jardin d'Armide. Quand il n'y aura plus d'artistes dignes de chanter dans *Semiramide*: — *Bel raggio lusinghier*, quand cette race d'oiseaux chanteurs aura disparu, la scène du tombeau restera encore un des plus étonnants monuments de l'art musical. — Ainsi des grands morceaux de *Moïse*: l'Introduction, qui fait si puissamment gémir tout un peuple, le finale du troisième acte où les anathèmes, les supplications, les fureurs de l'Égypte aux prises avec

Israël, s'entre-heurtent dans une tempête d'harmonie, et cette sublime *Prière*, qui se déroule en lentes gradations, et revenant sur elle-même par des circuits magnifiques, semble la fumée d'un vaste holocauste montant en spirales vers le firmament. — On peut prédire encore à *Otello* une immortalité relative. Adouci, mais non amolli par les chants du maître, le Maure de Venise semble y passer de la zone torride de Shakspeare dans le monde chevaleresque et attendri de l'Arioste.

Dans la musique bouffe, Rossini, dès ses préludes, fut incomparable. Que dire de ce merveilleux *Barbier de Séville*? On croit l'avoir entendu jusqu'à satiété, et à chaque audition il vous fait goûter de nouvelles délices. C'est un éblouissement et un enchantement, quelque chose de comparable à la volupté que vous donne la contemplation d'une belle statuette grecque: elle renaît immortellement jeune, éternellement vierge sous le regard qui l'a cent fois possédée. Voilà plus de cinquante ans que cette troupe unique parcourt le monde en chantant: Almaviva, semblable à un demi-dieu en bonne fortune sur la terre; Rosine, ravissante de jeunesse, d'espièglerie et d'amour; derrière eux voltige le Figaro, hardi et brillant comme un Génie d'hyménée: sa savonnette distille l'écume de la fontaine de Jouvence; Bartholo poursuit le couple furtif de son pied gouffeur et de sa basse acariâtre; Basile allonge sur eux l'ombre lugubre de son chapeau et ses manches flottantes, pareilles aux ailes d'un oiseau de nuit. Le monde ne se lasse ni de revoir ni d'entendre ce groupe immortel. Mélange inouï de verve et de grâce, de tendresse et d'hilarité: la flamme comique et le feu sacré croisent, dans le *Barbier*, leurs éclairs. La verve y circule, l'esprit y vole, les sensations s'y succèdent avec une rapidité fulgurante. Jamais la joie de vivre n'a plus magnifiquement éclaté. C'est l'explosion d'un printemps; un volcan qui lancerait des fleurs... Après un demi-siècle son éruption dure encore.

Au milieu des licences de la farce carnavalesque, le style du maître reste noble et pur. Même quand elles font les grimaces de la bouffonnerie, les mélodies rossiniennes gardent leur physionomie de Grâces musicales. Jamais elles n'effleurent la trivialité; quand elles s'enivrent, c'est de pur nectar. — Dans le fameux trio *Papatacci* de *l'Italiana*, la phrase du ténor s'enroule comme une guirlande autour du débit grotesque de deux basses, son rythme élégant re-

lève leur roulement syllabique et l'empêche de tomber dans le bas comique. — Le merveilleux sestetto de la *Cenerentola* est encore un charmant exemple de l'art exquis que met Rossini à modérer les éclats de rire. Les voix gracieuses s'y entremêlent aux voix burlesques dans un fouillis ravissant. Cela rappelle ces arabesques de la Renaissance où s'enroulent pêle-mêle, avec harmonie, les fleurs et les monstres, des masques de Statyres et des têtes de nymphes.

L'esprit français eut l'honneur de s'assimiler le génie du maître italien. Rossini venant à Paris, composant le nouveau *Moïse* et le *Siège de Corinthe*, le *Comte Ory*, *Guillaume Tell*, c'est Raphaël arrivant de Florence à Rome pour peindre les fresques du Vatican. Son style se tempère et s'élargit à la fois, son accent local disparaît dans un langage plus sobre et plus vrai; il affermit les caractères et il approfondit l'expression du drame. *Guillaume Tell* marque l'apogée de Rossini. Ce fut la concentration de toutes ses facultés et de toutes ses forces dans un chef-d'œuvre d'un équilibre parfait. Au terme de ses créations, il tient la place que l'*Ecole d'Athènes* occupe au centre de l'œuvre de Raphaël.

Sa vie a été cent fois racontée; il n'en fut guère de plus heureuse. « Les feux de l'aurore — a dit Vauvenargues — ne sont pas si doux que les premiers regards de la gloire. » Mais quand la gloire vient en pleine aurore, cela fait de la vie comme un divin jour. A vingt ans le nom de Rossini remplissait déjà l'Italie. Quatre ans plus tard sa renommée, emportée par les ailes de ses mélodies, avait conquis le monde. Les odalisques du sultan tapotaient sur leurs pianos, expédiés à grands frais de Paris, les cavatines du *Turco in Italia* et de *Tancredi*; les guitares de Lima et de la Havane donnaient leurs sérénades sur les airs du *Barbier*; les éléphants de guerre de la campagne des Indes allaient en guerre ou à la parade au son des fanfares d'*Elisabetha* et d'*Otello*.

La jeunesse de Rossini fut l'idéal de la Bohème: une campagne enchantée à travers les ovations, les orages et les bonnes fortunes; des villes agitées par sa musique jusqu'à la folie; des théâtres fanatisés, des chefs-d'œuvre improvisés en quelques jours entre deux esclandres ou deux aventures; des *impresarii* mystifiés, des femmes affolées... Il courait dans l'Italie, comme son Figaro dans Séville, semant les saillies et les mélodies, éclatant de génie, de brio et de belle humeur. *Largo al factotum!*..

Il était en effet, à ce moment-là, le factotum des plaisirs du monde. — Ensuite Rossini fait son tour d'Europe; il se montre aux peuples, il donne audience aux rois; il va représenter au congrès de Vérone la Sérénissime musique italienne; il séduit l'Allemagne, et il déride l'Angleterre; il vient en France illustrer l'Opéra et se promener en riant sur le boulevard. Puis, un jour, après *Guillaume Tell*, il trouve que c'est assez de génie et de gloire, se déclare satisfait, et s'en retourne planter ses lauriers dans la villa de Bologne. Entre l'art et lui, le maestro tire les rideaux de lit d'une sieste qui devait durer quarante ans. « *Buona sera! E finita la musica. Andiamo a letto.* » C'est ainsi qu'il prit un soir congé, à Vienne, de la foule attroupée, sous son balcon, après une représentation du *Barbier*; c'est ainsi qu'il dit adieu à son siècle, qui lui demandait de nouvelle musique.

Il y a peu d'exemples dans les arts d'une telle abdication dans l'âge de la force en pleine activité et en plein empire.

Son indifférence était-elle feinte ou sincère? Recouvrait-elle, comme on l'a cru, le ressentiment des offenses faites à *Guillaume Tell* ou la conscience secrète de l'inspiration diminuée? Il est difficile de démêler cette énigme. L'ironie dont Rossini s'enveloppait ressemblait au sourire des sphinx: son masque placide ne s'entr'ouvrait guère. Quoi qu'il en soit, il tint son serment de silence: le doigt posé sur ces lèvres d'où s'était épanché un fleuve d'harmonie, ne s'abaissa plus.

C'est à Paris qu'il revint vieillir, comblé de respect et d'hommages, encensé de louanges, presque divinisé tout vivant. — *Caro Giove!* « cher Jupiter » lui écrivait Meyerbeer. Il acceptait cette apothéose: entré vivant dans la postérité, il assistait tranquillement aux commémorations de sa gloire. Le monde venait à lui en pèlerinage, il l'accueillait avec la bonhomie railleuse d'un Olympien au repos, assis sur son piédestal comme dans un fauteuil. Son long crépuscule eut la sérénité de la fin de Goethe: toutes proportions gardées, Passy fut son Weimar.

Son œuvre s'est déjà écroulée par quelques côtés; d'autres parties menacent ruine; la rouille commence à les envahir. De tous les arts la musique est le moins durable. Elle n'a ni l'existence presque réelle de la statuaire, ni le prestige permanent de la peinture. Elle échappe à

la figure et à l'étendue. Née du temps, elle se développe dans le temps et se perd en lui. Le vieux Saturne dévore son enfant. Les chefs-d'œuvre même vieillissent vite dans le monde des sons; ils s'usent et s'épuisent comme les voix qui les interprètent. D'une génération à l'autre, quel changement de goût et d'oreille! Ce qui passionnait les pères ennuit les enfants. La langue musicale se renouvelle avec une rapidité fantastique; elle varie sans cesse ses rythmes, ses modes, ses formules. La Vénus de Milo défie les siècles de rider son marbre; quel effet ferait la lyre d'Orphée se remettant à chanter? La musique manquerait-elle de Beau Idéal? Serait-il impossible d'élever dans sa sphère changeante un Parthénon, une *Iliade*, une *Divine Comédie*, un *Hamlet*, quelque chose d'immuable comme le type et d'éternel comme la vérité. On l'a dit; j'hésite à le croire. Pour ne citer qu'un exemple, le *Don Juan* de Molière n'est-il pas jeune et beau comme au premier jour? D'ailleurs, l'épreuve n'est pas accomplie: la musique est de formation toute récente; elle a cent ans tout au plus. A peine a-t-elle fini de débrouiller l'harmonie, de forger ses instruments, de conquérir ses domaines. Laissez-la croître et poursuivre. Cette « lune de l'art », comme l'appelle le poète, vient de se lever.

Quoi qu'il en soit, ou la musique n'est qu'une combinaison de sons éphémères perpétuellement dissous et récompensés, ou *Guillaume Tell* et le *Barbier* seront immortels.



Paul de SAINT-VICTOR.

Nous recommandons à l'attention de nos lecteurs l'*ÉCHO DE LA SORBONNE*, publication paraissant les mardi, jeudi et samedi de chaque semaine par petites brochures, dans lesquelles on trouve une instruction utile sous la forme de l'agréable. — L'espace nous manque aujourd'hui pour parler aussi longuement qu'elle le mérite de cette publication signée des noms les plus recommandables; mais nous nous rattraperons dans notre prochain numéro.

On s'abonne à Paris, rue Guénégaud, 7, et à Lyon, chez M. Ballay, rue Tupin, 34.

Le Gérant, A.-L. MAQUAIRE.

Lyon. — Imprimerie d'Aimé VINGTRINIER.